Professionnels de la petite enfance : au risque des émotions

Extrait de la publication

Les recherches du GRAPE

Retrouvez tous les titres parus sur
www.editions-eres.com

Sous la direction de
Pascale Mignon et Christian Nain

Professionnels de la petite enfance : au risque des émotions

Les recherches du GRAPE

érès

Extrait de la publication

Nous tenons à remercier :
Monsieur Bravo, maire du IXe arrondissement de Paris et son équipe, pour l'excellent accueil qui nous a été réservé en vue et lors de la réalisation de ce colloque.
Chacun des intervenants pour leur disponibilité lors des échanges préalables à l'organisation de ces journées, pour la qualité de leurs propos.
Les membres du groupe de travail Petite enfance du GRAPE qui chaque mois, de séance en séance, ont permis l'émergence et la tenue de ce colloque.
Denise Bass, Anny Bonnin, Joël Chalubert, Nicole Desassis, Fabienne Lefoll, Gilberte Lefort, Dominique Leplaé, Natacha Lion, Christine Olejnik, Nadieh Pravaz, Marina Stéphanoff, Dominique Tarin et Annie Timsit.
L'équipe administrative du GRAPE.

Merci :
– aux artistes, Joëlle Rouland, auteur, metteur en scène, comédienne et Cyril Garac, musicien ;
– à Anne-Marie Martinez pour sa lecture harmonieuse du texte de Jean-Pierre Vernant ;
– aux éditions Bayard (18 rue Barbès, 92128 Montrouge cedex) pour leur autorisation de publication d'extraits de l'ouvrage de Jean-Pierre Vernant *Ulysse suivi de Persée, coll.* « Petite conférence sur la Grèce », 2007.

Couverture
Réalisation : Anne Hébert

Illustration : Tout pour plaire

Version PDF © Éditions érès 2012
ME - ISBN PDF : 978-2-7492-3281-2
Première édition © Éditions érès 2009
33, avenue Marcel-Dassault - 31500 Toulouse

www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation…) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.
L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC),
20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris,
tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19

Table des matières

Avant-propos
Pascale Mignon, Christian Nain 5

Introduction
Denise Bass 7

1. Personne ?

Ulysse suivi de Persée (Extraits)
Jean-Pierre Vernant 13

Y a quelqu'un dans le sujet ?
Henri De Caevel 17

Un équipage qui s'embarque, un capitaine sur le pont
Anne Fonsagrive 27

Jouer et pas seulement ramer
Pascale Mignon 35

2. La vie privée au portemanteau

L'émotion n'est pas une menace
Frédéric Vengeon 45

Petite histoire de la haine ordinaire
Fabienne Lefoll 51

Quand le psychologue entre en scène :
« Qu'est-ce que "ça fait" un psychologue dans une crèche départementale ? »
Nicole Desassis, Pierre Duclos, Géraldine Goure, ... 59

Extrait de la publication

3. « On n'est pas la mère »

Vouloir ou subir la présence des parents
Marina Stéphanoff 71

Les mères, nourrices à la crèche : crainte ou risque ?
Marie-Christine Nagy, Lynda Emmeran, Anne-Laure Ferté, Mireille Guennoc 83

La langue des parents à l'école maternelle : guerre des langues ?
La langue, terre de l'exil et de la migration
Catherine-Juliet Delpy 91

Chorégraphie d'une adaptation
Natacha Lion 101

4. Y a quand même des limites

Accueil optimisé des bébés : les professionnels comptent-ils ?
Marie-Thérèse Allirot, Pierre Duclos, Charline Ferrand, Maryvonne Legall, Laure Nivel-Craplet, Claire Vicente-Brion 115

Observation des enfants terribles, une attention créatrice
Martine Maurice 129

Témoignages :
Isolement et routine, imaginer des pas de côté

Dans un placement pré-adoption
France Billot 141

Dans un centre maternel
Sylvain Boisseleau 143

Dans une crèche collective
Ilda Modesto 145

Chez une assistante maternelle
Michèle Delorme 147

Dans une pouponnière
Corinne Lièvre 151

Conclusion
Isabelle Ferment-Lhuillier 155

Avant-propos

Pascale Mignon, Christian Nain

Ce livre regroupe les interventions du colloque organisé par le Grape les 16 et 17 octobre 2008, à Paris. Il émane lui-même des réflexions et de l'élaboration mises en œuvre durant deux années, après la journée d'étude *Le merveilleux malheur de la séparation*[1] (décembre 2006), par les participants au groupe de travail Petite enfance du Grape.

Au fil de nos réunions, nos rencontres, nos associations d'idées, nos expériences, les projecteurs qui, sur le terrain de la petite enfance, sans cesse éclairent les bébés et (ou) leur père et leur mère, bien souvent par souci de prévention et de protection, se sont tournés vers les professionnels. Fréquemment bousculés par ces injonctions « Soyez professionnels ! », « Prenez du recul ! », « Gardez de la distance ! », qui tendraient à affirmer que le professionnalisme est associé au silence, voire à la maîtrise des affects et des émotions. Qui seraient-ils ces professionnels s'ils devaient laisser « leur vie privée au portemanteau » ? Qui seraient-ils si leurs éprouvés nécessairement mobilisés dans ce travail auprès des bébés devaient rester enfermés, calfeutrés, laissés en friche, voire effacés ? Qui seraient-ils s'ils se laissaient submergés, sans mot dire, par les contraintes économiques et ses conséquences dans l'accueil du petit enfant ? Leur nom serait-il « personne » ?

C'est ainsi que le titre de ce colloque est né :

« On dit que le bébé est une personne… et le professionnel ?
Émotions interdites, engagement exigé :
Le combat ordinaire du travail auprès des petits enfants. »

Pascale Mignon est psychanalyste, chargée de recherche au grape.
Christian Nain est psychanalyste, formateur au grape.

1. *La séparation*, Lettre de l'enfance et de l'adolescence, *revue du* grape, n° 64, Toulouse, érès.

Extrait de la publication

La trame de ce colloque s'est construite, autour de métaphores liées à Ulysse et ses voyages sur terre et sur mer dans *l'Odyssée*, en invitant les intervenants à nous suivre sur ce bateau dans les propositions des titres que nous leur avons faites.

Ouvrir à l'imaginaire et à la pensée : le groupe de travail a fait ce pari. Persuadés que les artistes, par leur jeu et leur interprétation, nous offrent en mots et en musique la possibilité d'aller, sans crainte, à la rencontre des émotions et des éprouvés, nous avons fait appel à eux pour ces deux journées.

Au fil de ces lignes, puisse le lecteur s'imprégner de la musique de Bach, Vivaldi, Prokofiev…, et des mots d'Albert Cohen, Claude Lévi-Strauss, Jean Racine, Rainer Maria Rilke…

Introduction

Denise Bass

Nous sommes encore quelques-uns à nous souvenir des années 1970-1980, riche époque où l'emploi, la consommation, le tabac, les cinq fruits et légumes, le bébé sur le dos…, n'avaient pas encore contaminé tous les instants de nos pensées. Les dangers ne devaient pas être moindres, mais il était possible de se risquer à inventer et c'est ce qu'ont fait les fondateurs du GRAPE en 1975 en créant le « Groupe de recherche et d'action pour la petite enfance » dont nous sommes les descendants, dignes j'espère. Car, après avoir œuvré pendant dix ans dans le labyrinthe des familles cassées, des enfants souffrants, des placements souvent synonymes de déportation comme on disait à l'époque, confrontés aux troubles du comportement, aux conduites asociales…, ils ont voulu vérifier le rôle essentiel des trois premières années pour la structuration du petit humain (ce qui n'est pas une raison pour croire que tout se joue avant d'être né) et ont idéalement pensé que l'amélioration des modes d'accueil de la petite enfance y contribuerait. Ce n'était pas superflu : reconstruire des crèches tout droit sorties de l'immaculé carrelage médical, former le personnel, professionnaliser l'accueil à domicile, principale ressource pour les petits et leurs parents qui de plus en plus travaillaient tous les deux. Le GRAPE a alors été le moteur du premier statut des assistantes maternelles en 1977, il a créé un journal pour les parents et les assistantes maternelles qui s'est appelé *L'enfant d'abord*. Il n'est pas inintéressant pour le sujet de cet ouvrage de remarquer le changement du nom de ce mensuel quelques années plus tard : *Enfant d'abord*, avec ce slogan « fait pousser des idées non reçues ». Tout un programme, pourquoi pas encore aujourd'hui et demain ?

Denise Bass est la fondatrice du GRAPE-Association formation enfance.

Extrait de la publication

L'idée donc n'est pas de se vouer entièrement à l'enfant – de se sacrifier même au risque de sa santé parfois – mais de vivre dans cet échange inégal entre jeune enfant et adulte, échange teinté de sentiments contradictoires et habité d'émotions des plus diverses.

« L'émotion nous spécifie dans notre humanité », nous dit Frédéric Vengeon, et rend possible la rencontre avec d'autres personnes. Mais alors, comment ne pas risquer qu'elle parasite nos relations ? Comment les professionnels, hommes et femmes, peuvent-ils gérer cette difficulté d'être troublé et de contenir leur trouble ?

Cela pose la question de l'engagement professionnel et de la solitude qui peut amener à des débordements d'affects négatifs. Fabienne Lefoll a pu en observer les effets sous forme de manifestation de haine envers un enfant.

En Seine-Saint-Denis, les psychologues du groupe Crèche se sont ainsi interrogés sur leur position d'interlocuteur potentiel pour que soient mis en mots des éprouvés, souvenirs ou questions suscités par ce partage d'expériences de vie entre professionnels, parents et enfants. Car, face à cet engagement souvent « exigé », ces émotions vécues comme interdites, les professionnels sont parfois bien frileux ou craintifs. « Y aurait-il un risque, se demande Marina Stéphanoff, à occuper cette place auprès de l'enfant imaginairement dévolue au parent ? Un risque de le perdre ? Pire encore, un risque de le mettre à mal ? »

L'expérience menée dans une crèche de Seine-Saint-Denis d'accueillir dans la journée les mères qui souhaitent allaiter leur bébé, a ainsi obligé les auxiliaires à trouver leur place auprès de l'enfant tout en étant sous le regard des parents, et à travailler ce que l'allaitement réactive en elles d'émois très intimes (Marie-Christine Nagy, Linda Emmeran, Anne-Laure Ferté, Mireille Guennoc).

D'abord « enfant », ce petit d'homme va devoir grandir. « Le bébé est une personne », certes, qui ne le répète pas depuis le documentaire de Bernard Martino et Tony Lainé en 1980 ? Sera-t-il un sujet ? C'est l'objet de la communication d'Henri De Caevel qui, comme à son habitude, fait un long détour par l'étymologie des mots « personne » (*persona* : le masque, le personnage, l'acteur, mais aussi un « individu de l'espèce humaine » comme le définit *Le Robert*), et « sujet » (subordonné, soumis, souverain) qui, en psychanalyse, est « assujetti au langage » donc à l'Autre.

La première vraie rencontre d'un parent avec son enfant, nous dira Catherine-Juliet Delpy, se fait souvent à travers un jeu de regard, un jeu de langue, un jeu de nourrice. La parole enveloppe, modèle, humanise. Et chaque langue ouvre un espace imaginaire dans lequel pourront se traduire les émotions. L'école maternelle peut être ce lieu qui défend et valorise la langue première des enfants pour les accompagner à devenir des êtres de culture.

L'enfant a besoin des adultes, il a besoin d'adultes cohérents entre eux, il a besoin d'adultes qui vivent, qui aiment, qui n'aiment pas, qui chantent, qui en ont marre ce jour-là mais pas tous les jours, et qui souvent partiront le matin le cœur léger et la jambe alerte pour retrouver ces petits pas toujours bien

réveillés, pas toujours bien lavés, ou accueillir ces parents « déjà en retard » ou agrippés à leur petit, mais aussi prêts à ces échanges que nous avons observés dans la vidéo[1] que Natacha Lion nous a montrée lors du colloque de 2008.

Par différents exemples de sa pratique de psychanalyste, Pascale Mignon nous introduit à la possibilité pour le petit enfant de créer une aire d'illusion dans laquelle il peut inventer, perdre pour trouver, expérimenter sa toute-puissance – si tant est que l'adulte qui l'accompagne « se risque aussi à faire ce voyage ».

Ainsi, Anne Fonsagrive dans « l'Espace de découverte par le jeu » qu'elle a créé et dirige, peut demander à chacun dans l'équipe de mener un projet individuel choisi en fonction de ses goûts et de ses centres d'intérêt, projet par lequel il peut exprimer sa sensibilité et sa créativité.

C'est la crise, il faut ren-ta-bi-li-ser. Heureusement que Chateaubriand est immortel, lui, qui a dit : « Les moments de crise produisent un redoublement de vie chez les hommes » *(Mémoires d'outre-tombe)*. Nous pouvons nous demander alors avec ANAPSY.p.e., avec les différents acteurs de l'accueil, s'il est possible de donner du sens à son travail auprès des petits dans le contexte économique actuel, et comment certains trouvent le passage du labyrinthe.

Yvonne Quilès, dans le journal *Enfant d'abord*, s'étonnait en 1986 du peu d'intérêt des historiens pour les crèches (ou autres lieux d'accueil des petits) : « Est-ce parce que le bébé fait peur, disait-elle, qu'il nous renvoie à nos angoisses fondamentales sur la vie et la mort ? Qu'il a un comportement pas toujours déchiffrable d'un seul coup d'œil ? Qu'il intrigue et inquiète avec ses areuh-areuh, qu'il rampe sur le ventre, que nous ne savons pas comprendre ce qu'il ne cesse de nous expliquer ? » Martine Maurice nous relate comment une équipe de crèche ne s'est pas laissé « abattre » par une bande de Lilliputiens qui avaient juré de mettre tout le personnel en arrêt de maladie. L'arrêt, c'est de se poser, c'est la condamnation d'une maîtrise rigide de ce que l'on ressent en face de l'autre – collègue, parent ou enfant.

Curieuse époque où l'on met l'enfant à toutes les sauces, où l'on ne cesse d'entendre ce leitmotiv de l'enfant-roi, mais roi de quel royaume ? Il est si souvent oublié des nouvelles directives ministérielles, des organisations institutionnelles. Les professionnels font ce qu'ils peuvent, mais comment accompagner des enfants si le projet pédagogique ne donne pas le cadre nécessaire ? Comment se débrouiller seule à son domicile avec les parents, les obligations de formation, les épreuves du diplôme à préparer ? Et ces petits, toujours petits ? Avec qui partager ce chagrin quand l'enfant s'en va ? Son nom est personne, ça crève les yeux, il ne reviendra pas ou alors il aura tellement changé, on ne le reconnaîtra pas. Dans ce métier il n'y a pas de Pénélope, il ne faut pas attendre un retour… Et pourtant des professionnels (France Billot, Sylvain Boisseleau, Michèle Delorme, Corinne Lièvre, Ilda Modesto) expliquent les pas de côté qui leur permettent de s'engager.

1. *Chorégraphie d'une adaptation*, vidéo CPPA.

1
Personne ?

Extrait de la publication

Ulysse suivi de Persée (Extraits)[1]

Jean-Pierre Vernant

[…] Alors commence un petit débat entre Ulysse et le Cyclope. Le Cyclope lui dit : « Tu n'as plus de bateau ? Comment tu t'appelles ? » Ulysse lui dit : « Le nom que me donnent mon père, ma mère et tous mes compagnons, c'est Personne, *Outis.* » Là il utilise un jeu de mots, il est malin. La qualité principale d'Ulysse, c'est la ruse – qui se dit *métis*, mais ce mot veut dire aussi personne : *outis*, personne, et puis il y a *mè* tis, qui veut dire personne mais qui veut dire aussi très malin. Il dit : « Je suis personne. – Ah bon ! Si tu me donnes un peu de ce vin, je te ferai moi aussi un cadeau. » Ulysse lui donne du vin, le Cyclope le trouve merveilleux, n'en revient pas, boit une rasade, deux rasades, trois rasades, et il dit à Ulysse : « Tu m'as fait un cadeau, moi aussi. – Qu'est-ce que c'est ? » demande Ulysse, espérant qu'il dise : « La liberté. » « Eh bien, voilà : parmi tes douze compagnons, je te mangerai le dernier. » Et voilà le brave Cyclope, brave si on peut dire, qui après avoir roté parce qu'il a mangé tous ces festins cannibales et tout le lait caillé, s'endort pesamment. Ulysse prend une espèce d'énorme tronc d'olivier, il l'équarrit un peu, sous la cendre il le fait rougir au feu et pendant la nuit, avec quatre de ses compagnons, ils attrapent cette espèce de mât, ils se mettent au-dessus du Cyclope endormi et dans son œil, l'unique, qui dort, ils enfoncent le pieu, ils le tournent comme on ferait avec une vrille. Naturellement, le Cyclope se réveille et pousse des hurlements de douleur et de fureur, il est aveugle, il ne voit plus rien. Mais les Grecs ne peuvent pas sortir parce que la porte est fermée. Non seulement ça, mais le Cyclope en pleine nuit pousse des hurlements affreux et appelle

1. Nous remercions les Éditions Bayard qui nous ont gracieusement autorisées à publier ce texte de Jean-Pierre Vernant extrait de son ouvrage *Ulysse suivi de Persée* paru dans la collection « Petite conférence sur la Grèce » en 2007.

Extrait de la publication

ses compagnons Cyclopes au secours. Il crie : « Au secours ! Au secours ! » Les Cyclopes qui sont sur les hauteurs un peu plus loin entendent ça, viennent voir. Il s'appelle Polyphème, le Cyclope, il parle beaucoup, il est bien connu. « Polyphème, qu'est-ce que tu as ? – On me tue, c'est terrible ! – Qui t'a fait ça ? – Personne. – Mais alors, andouille, si personne t'a fait ça, qu'est-ce que tu nous embêtes, on n'y peut rien ! » et ils s'en vont. Ainsi Ulysse, en devenant personne, s'est tiré d'affaire avec habileté.

[…] Beaucoup d'autres histoires vont arriver à ce pauvre Ulysse.

[…] – Il n'y a plus qu'un seul bateau, ils sont une trentaine d'hommes sur ce bateau avec Ulysse –, une tempête éclate, la foudre s'abat, le bateau est cassé, tous les marins sont noyés. Et Ulysse, qui a pu à un moment donné s'accrocher à un morceau de bois, un mât qu'il a agrippé, qui est le seul à ne pas mourir, voit ses compagnons qui sont comme des espèces de corneilles qui flottent sur l'eau, tous morts. Ulysse a touché dans ce pays de nulle part le fond de ce que peut supporter un être humain, la solitude complète. Il n'est plus personne, il n'y a plus d'Ulysse, il est en quelque sorte anéanti. Alors il nage, il est complètement épuisé et finalement il arrive sur une île, qui est une île de nulle part, loin des dieux, loin des hommes et où il y a juste une déesse et, pour la servir, quatre nymphes, c'est-à-dire quatre divinités des bois. Elle s'appelle Calypso, comme le navire dont vous avez entendu parler qui fait des explorations sous-marines. Calypso, ça veut dire, en grec, celle qui est cachée et celle qui cache. Il va rester là cinq ou six ans. Calypso, qui est toute seule, veut faire d'Ulysse son mari. Il a tout connu, il est seul, ses marins sont morts, plus personne n'est en liaison avec lui, il est devenu personne, il est personne. Elle est là, elle n'a qu'une idée, c'est que cette espèce de duo, d'amour quasi conjugal qui les unit l'un et l'autre, continue indéfiniment.

Mais lui, au bout d'un certain temps, il en a assez, parce qu'il est là mais il est coupé de tout ce qui faisait son identité : son île Ithaque, ses serviteurs, ses amis, son fils, son père, sa femme Pénélope […].

[…] Calypso le sent et lui offre de devenir un dieu, elle lui propose de le rendre immortel et toujours jeune. Il ne connaîtra ni la mort ni la vieillesse s'il reste avec elle dans ce duo d'amour solitaire, isolé, dans une crevasse du monde, en dehors de tout. Lui ne va pas l'accepter. On nous dit qu'il n'a plus envie de dormir avec elle, qu'il pleure toutes les larmes de son corps. Il se dessèche, il ne désire pas non plus s'unir à elle, il désire mourir parce que ce qu'il veut – ce qu'il préfère malgré tout et ce que finalement il aura –, c'est être fidèle à lui-même, être cet Ulysse humain qui connaît le danger, la vieillesse, mais qui est lié aux autres par mille liens, qui a une identité et que les poètes vont chanter comme le héros de la patience, de l'endurance, de la fidélité, comme le héros de la mémoire et de la fidélité à soi. Il dit à Calypso : « Non. L'immortalité ? Qu'est-ce que ça ferait ? » Ulysse aurait une immortalité anonyme, personne ne le saurait – ni son fils, ni sa femme, ni personne, ni aucun homme – et je ne serais pas là en train de parler de lui. Il n'y aurait plus d'Ulysse, il n'y aurait plus d'*Odyssée*, le chant qui raconte Ulysse. Tous les jours seraient semblables aux autres : dans le temps éternel des dieux, rien

ne se passe, tout est toujours pareil, rien n'a d'intérêt. C'est parce que nous sommes mortels, d'une certaine façon, que chaque jour apporte une joie et cette joie est d'autant plus vive qu'elle va disparaître. La beauté des fleurs : on les voit fleuries et elles vont se faner. Si tous les jours les roses étaient semblables à elles-mêmes on ne les regarderait même plus. Si tous les jours les femmes et les hommes et les jeunes gens étaient indéfiniment semblables à eux-mêmes, disaient la même chose, vivaient les mêmes choses, ce serait l'éternité de l'ennui et de l'immobilité. Ce qu'il veut, Ulysse, c'est être lui-même, c'est être un homme, un individu. Il préfère par conséquent la mort, la mortalité, mais revenir à Ithaque. […]

« Gaston y a l'téléfon qui son
Et y a jamais person qui y répond
Gaston y a l'téléfon qui son
Et y a jamais person qui y répond. »

Nino Ferrer, *Le téléfon*, 1967

Y a quelqu'un dans le sujet ?

Henri De Caevel

Dans le texte présenté en ouverture du colloque, Jean-Pierre Vernant[1] développe avec la verve et l'érudition remarquable qu'on lui connaît, un épisode de la tradition littéraire concernant Ulysse. Il y travaille la notion de « Personne », telle qu'elle permet des équivoques dans la langue grecque ancienne. Mais les mots utilisés – OUTIS et METIS – n'ont pas laissé de traces en français, n'y ont pas donné naissance à une famille de mots.

Je vais donc, humblement, revenir aux origines latines de notre langue, dans laquelle les équivoques concernant la personne sont également nombreuses. Et pour ce faire, dans le cadre de cet ouvrage, je vais partir de la phrase célèbre, que l'on dit, que l'on a redite et redite encore : « Le bébé est une personne. »

Quel que soit l'inventeur de cette sentence, ayons notamment une pensée reconnaissante pour Françoise Dolto, Bernard Martino et ses émissions de 1984, ainsi que pour les nombreux auteurs qui ont repris cette idée, l'ont critiquée ou encensée, ont réussi en tout cas à la transmettre au grand public.

Heureusement, il est encore permis de continuer à penser au-delà de telles phrases-slogans, quel que fût leur succès, quels que fussent leurs effets. C'est le travail que l'on m'a demandé de faire, en partant, non pas du sujet de ladite phrase, mais de l'attribut du sujet : une personne.

Le sous-titre donné à ce colloque, en proposant une opposition entre « une personne » et « le personnel », ouvre une autre piste de réflexion sur le sens de la notion de « personne » en lien avec le social.

Henri De Caevel est psychanalyste, président d'honneur du GRAPE.

1. J.-P. Vernant, *Ulysse suivi de Persée*, Petite conférence sur la Grèce, Bayard Centurion, 2007.

Extrait de la publication

Plus précisément encore, j'ai observé que le titre donné à mon intervention – « Y a quelqu'un dans le sujet ? » – m'invite à tenter de dessiner devant vous les frontières qui séparent plus ou moins bien deux notions clés : le quelqu'un de la personne et le sujet. Exercice périlleux, car lesdites frontières sont à la fois à reconnaître sur le plan linguistique, et donc étymologique, sur le plan sociologique, voire philosophique, et même dans la théorie de la psychanalyse. Je vais donc commencer par associer quelques idées sur la notion de « personne », en espérant vous mettre en appétit de penser dès le début, une sorte de petite gymnastique, de mise en jambe… cérébrale. Dans une seconde partie, je vous proposerai quelques autres exercices mentaux en tentant de cerner une autre notion, celle de sujet.

La notion de personne

Il est classique de dire que le mot français « personne » vient du latin *(persona)*, mot qui vient lui-même d'un mot étrusque signifiant le « masque ». De cette première ébauche étymologique dérivent des lignes de pensées intéressantes pour notre recherche de la signification – ou plutôt des significations – du mot personne tel que nous l'utilisons dans la langue courante.

Dans le théâtre antique, les comédiens devaient jouer masqués pour que les spectateurs ne les confondent pas avec celui ou celle qu'ils représentaient. Comme les enfants de toujours face au théâtre de Guignol, les spectateurs antiques applaudissaient « les bons » et risquaient d'agresser ceux qui jouaient « les méchants ». Quand ceux-ci étaient menacés par la foule, ils pouvaient enlever leur masque et leur vérité apparaissait : ils n'étaient que des comédiens jouant le rôle d'un autre, d'une autre personne appelée le « personnage » !

Le personnage est donc interprété par l'acteur déguisé, masqué. Et la personne de l'acteur prête sa voix et son corps au personnage, interprète un personnage autre que lui-même, dont le rôle souvent a été écrit et pensé par quelqu'un d'autre, l'auteur.

Je signale en passant qu'une hypothèse de même acabit circule sur l'origine grecque d'un autre mot : « hypocrite ». Selon cette version, l'hypocrite était l'homme qui jouait une tragédie en étant masqué… L'hypocrite serait donc l'homme qui joue sous le masque. Le français moderne a repris ce mot dans le sens qu'on lui connaît, où il n'est plus question de définir un acteur, mais de lui donner une qualification péjorative. Tant que j'y suis, je rapproche cette qualification de celle donnée souvent à l'adjectif « comédien » ! « Quel comédien ! » dit-on d'un hypocrite tricheur…

Dans la vie courante nous appelons aussi « acteurs » les interprètes au théâtre ou au cinéma. Et, étrangement, nous employons le même mot, dans un sens très différent, en parlant de tel grand homme qualifié de « acteur de sa vie ».

Notons que, dans la Rome classique, l'usage du mot *persona* n'était pas réservé au théâtre. Ils avaient fait évoluer le mot dans un sens plus proche de celui que nous donnons au mot « personnalité ». En faisant une équivoque

avec une autre racine – *per-sona*, le porte-voix, où le son passe à travers l'objet – *persona* était le nom d'un représentant de la cité. *Persona civitatis* disait Cicéron. Une *persona civitatis* avait droit à une parole sensée, contrairement aux *infans* qui, jusqu'à la majorité, ou à la puberté, ou jusqu'à l'âge de 7 ans, selon les périodes de l'histoire, étaient supposés ne pouvoir émettre une parole sensée.

D'où l'effet de surprise dans la fameuse phrase qui affirmait : « Le bébé est une personne. » Il n'est même pas encore enfant que déjà il est une personne[2] !

Ces détours associatifs, partis du masque des comédiens étrusques, m'ont permis d'évoquer devant vous deux mots voisins, dans la langue française comme dans leur histoire, personne et personnage. Cette division peut donc opérer à l'intérieur même d'un être humain, qui peut être à la fois une personne qui se masque et – l'hypocrite ! – le personnage qu'il joue, qu'il met en jeu…

Je vais encore survoler rapidement d'autres significations du mot personne, comme :

– une personne, c'est « un individu de l'espèce humaine », dit le dictionnaire *Robert*. L'individu est une unité indivisible, le synonyme, en quelque sorte, de l'atome, dont l'étymologie grecque veut dire « in-coupable ». Mais la connotation de ces deux mots, l'un parlant de vivants, l'autre de la matière, est très différente ;

– en conjugaison, on dit la première personne, la deuxième et la troisième, au singulier et au pluriel ! À propos de trois personnes, je me permets d'évoquer la Sainte Trinité des chrétiens qui affirment – sans l'expliquer, puisque c'est un mystère – que, dans une même entité, un même être, il y a trois personnes !

– parfois, le mot « personne » semble désigner le corps. Ne dit-on pas que tel ministre est « bien de sa personne », qu'il est venu « en personne » à la réunion. Beaumarchais déjà décrivait « une de ces jolies personnes qui vont trottant menu, […] et tortillant un peu les hanches… » ;

– et que dire « des grandes personnes » que sont les adultes pour les enfants ! « Toutes les grandes personnes ont d'abord été des enfants, écrivait Saint-Exupéry, mais bien peu s'en souviennent », ajoutait-il…

Avant d'en finir avec toutes ces personnes, encore quelques remarques :

– la « *personnalité* » est un mot classique, sur la forme duquel s'est développé, par exemple, un néologisme récent : la parentalité[3] ;

– le « *personnel* » aurait pu figurer dans le titre de ces journées, comme équivalent de l'expression « le professionnel ». Le personnel désigne l'ensemble des personnes qui sont employées dans une maison, une entreprise. On dit « le

2. Et si on continue, que l'on affirme que l'embryon est une personne, on rejoint les rangs des mouvements anti-avortements…

3. Denise Bass se demandait un jour, quand le mot est entré dans les programmes du GRAPE, qui est la « parente alitée » ? On pourrait poser la même question à propos de la personnalité, et même de la… mentalité !

Extrait de la publication

personnel », comme on dit le cheptel en parlant des animaux domestiques, et comme on dit « les domestiques » en parlant des employés d'une maison. Dans une entreprise on parle de la main-d'œuvre, donc de ceux qui mettent la main à l'ouvrage, à la pâte. Dire « le personnel » est déjà utiliser un langage plus soft ; écrire le « professionnel » dans le titre d'un colloque sur la petite enfance est utiliser un terme encore plus adouci.

Le personnel d'une entreprise s'oppose aussi, dans la pratique, au matériel, à la logistique, dit-on aujourd'hui. Un peu comme en informatique on parle de l'*hardware* – le matériel dur, que l'on change rarement – et le *software*, plus facile à remplacer, même s'il est « professionnel »… Le matériel est plus docile que le personnel…

– le « *personnalisme* » définit un courant de pensée né dans les années 1930. Dans la ligne de Péguy, il distingue « l'individu – l'être mû par des passions élémentaires et serviles – et la personne – être tout entier, chair et âme, tendant au total épanouissement » (Daniel-Rops).

De cette théorie restent des traces dans les institutions d'origine chrétienne et branchées sur le médical ou le social. On y parle volontiers de la personne plutôt que du patient ou du client, ou de l'usager…

Quelqu'un

« Y a quelqu'un dans le sujet ? », est, je le rappelle, le sujet de ma contribution.

« Quelqu'un : un être humain quelconque, une personne, un individu » comme l'écrit un dictionnaire. Un quidam, comme le définit un autre dico, qui revient au latin pour dire la même chose : *quidam* voulant dire quelqu'un en latin !

N'importe qui, mais « un » humain, un humain quelconque donc. Bref, une personne, si j'en crois la définition du *Petit Robert* qui écrit : « Personne : individu de l'espèce humaine, quidam dont on ne peut ou ne veut préciser l'apparence ni le sexe. » Ainsi, quand on dit que quelqu'un, qui est en voie de divorce, a rencontré quelqu'un, cette assertion ne laisse rien supposer de l'apparence ni… du sexe de chacun des protagonistes ! Nous sommes bien dans ce qui amuse les lecteurs de dicos : les mots se définissent les uns par les autres.

À l'inverse de « quelqu'un », mot toujours affirmatif, « personne » peut s'employer avec une négation, ou une négation implicite.

– « Y a quelqu'un ? Personne ! » Sous entendu : personne *ne* répond ! *No body*, dirait-on en anglais. Aucun corps *ne* répond. Aucun corps parlant ne répond[4].

La phrase titre implique encore une autre réflexion : poser sous forme de question, « Y a quelqu'un ? » suppose l'existence d'un lieu où il est possible qu'il y ait une personne. Si une réponse en vient, c'est qu'il y a un humain en

4. Encore une fois, le mot « aucun » vient du latin *aliquis* qui se traduit par quelqu'un…

état de parler, un sujet qui répond : « Oui, je suis là. » On pourrait donc dire, en écho encore une fois à la phrase titre : « Y a quelqu'un ? – Oui, un sujet ! »

Mais le titre de mon exposé est plus complexe, en affirmant (ou questionnant ?) « Y a quelqu'un… dans le sujet ! » Il nous faut donc approfondir cette notion de sujet, ce qui va nous obliger à faire un nouveau trajet sinueux à travers la linguistique, l'étymologie, la philosophie et même la théorie psychanalytique…

La notion de sujet

Il y a près de trente ans, invité à prendre la parole lors d'un colloque de réflexion sur l'évolution de la médecine, colloque intitulé « Vers une médecine du sujet », j'avais écrit un texte auquel j'avais trouvé un titre léger : « Au sujet du sujet de la médecine du sujet. » J'y tentais ce que je vais essayer de refaire maintenant – cerner les diverses acceptions du mot *sujet*, en français.

Il me faut encore une fois passer par l'étymologie, qui donne le premier sens du mot. C'est connu, le latin *subjectare* dit, littéralement, jeter en dessous. Le sujet de l'étymologie est donc celui qui est jeté en dessous des pieds de son maître. *Le Petit Larousse* nous dit, de manière plus soft :

SUJET : Nom masculin. Du latin *sub jectum*, ce qui est subordonné.

Cause, raison, motif : « Quel est le *sujet* de votre dispute ? »

Matière sur laquelle on parle, on écrit, on compose : le *sujet* d'une conversation, sujet de tragédie, de tableau.

Grammaire : dans une proposition, mot ou groupe de mots représentant la personne ou la chose dont le verbe exprime l'état ou l'action.

Musique : thème principal d'une fugue[5].

SUJET, SUJETTE : Adjectif : du latin *subjectus*, soumis.

Exposé à éprouver certaines maladies, certains inconvénients : « *sujet* à la migraine ».

Porté à, enclin à : « *sujet* à s'enivrer ».

À la limite, on pourrait croire que l'expression « femme soumise » décrit l'être féminin dans la position dite « du missionnaire »…

Nom : personne qui est soumise à l'autorité d'un souverain[6].

En plus, au-delà de toutes ces approches, le *Larousse* nous propose aussi une définition dite « philosophique » :

– esprit qui connaît par rapport au corps qui est connu ;

– *conscience libre donatrice de sens, utilisée comme principe explicatif dernier de tout fait humain ;* individu qui est le support d'une expérience, d'une action, d'un droit, d'une connaissance.

5. Faudrait-il se mettre dans un mouvement de fugue pour devenir sujet ?

6. Un mot voisin en arabe est *islam*, qui signifie littéralement « soumission ».

Ce passage du *sujet* défini comme essentiellement soumis, comme le veut son étymologie, au *sujet*, conscience libre, donatrice de sens, reste étonnant, même pour les philosophes. Ce virage est contemporain du temps du *cogito* de Descartes. J'y reviendrai, car aborder ce virage c'est, comme on dit, « entrer dans le vif du sujet » !

Le sujet en psychanalyse

Dans cette approche de l'énigmatique changement de la signification du mot *sujet*, un éclairage intéressant nous est donné par la théorie psychanalytique, lacanienne spécialement, qui fait se conjoindre la découverte freudienne de l'inconscient et les données de la linguistique. Le sujet y est dit « divisé », comme – je donne un exemple simpliste – le moi et le je dans des expressions courantes telles :
– « je n'ai pas confiance en moi », dit le timide ;
– « j'étais hors de moi » dit le colérique ;
– « Je est un autre », écrivit Rimbaud.

Les bébés – qui seraient donc des personnes – doivent, dans les premiers 18 mois de leur vie, franchir l'épreuve dite du « stade du miroir ». Ce franchissement leur permet de s'identifier au petit personnage vu dans ledit miroir. Ils reconnaîtront que telle partie de l'image, c'est eux. C'est leur « moi ». Moi, qui sera donc à jamais une construction imaginaire, et non un sujet. Lacan écrira, dans une phrase étonnante : « Qui est cet autre à qui je suis plus attaché qu'à moi ? »

Une autre idée importante est qu'un humain ne peut se penser, ne peut parler de lui qu'en utilisant une langue qui lui préexiste. Pour ne pas tomber dans l'image trop restrictive qu'évoque le terme « langue maternelle », je dirai qu'il doit utiliser la langue d'un autre, un autre qui doit connaître, posséder cette langue. C'est celui-là que Lacan écrit « Autre » avec un grand A.

Celle ou celui qui parle est en quelque sorte *assujetti au langage*, donc à l'Autre. Sous peine de délirer, un humain ne peut échapper à ce maître. En ce sens donc, il est sujet. Sans arrêt masqué par les mots empruntés à la langue de l'Autre, quelque chose de l'humain se barre, se terre dans un espace nouveau, l'inconscient. C'est ce que nous appelons le « sujet de l'inconscient ». Soumis mais apte à faire de la résistance, il va tout faire, sa vie durant, pour se faire entendre malgré tout, pour laisser percer son désir. Car le sujet de l'inconscient, chez chacun d'entre nous, est un sujet désirant.

Par exemple, si un humain souffre de mal de tête et demande une « aspirine », il peut être pertinent de se demander : « À quoi aspire-t-il ? » « à quoi aspire le sujet de l'inconscient de ce malade ? » Le sujet de l'inconscient, quoique assujetti au langage, apparaît ainsi furtivement, avec son désir, dans une faille de la prison langagière, comme un lapsus, un mot d'esprit ou un nom spécialement bien choisi (comme « une aspirine » dans notre exemple).

Ce sujet de l'inconscient apparaît aussi dans des dérapages autres que strictement langagiers, notamment les symptômes et dans l'angoisse ; l'angoisse qui est un « affect », le signal que quelque chose affecte le sujet. C'est le *sujet* qui est « affecté », coloré par cet affect, et qui, pour en sortir, n'a trouvé d'autre issue que ce malaise.

Ce qui m'amène à préciser que les anxiolytiques ou les médicaments symptomatiques ne font que colmater la faille par laquelle le sujet de l'inconscient essaye de communiquer sa détresse, de faire entendre que son désir est en souffrance, en attente, en désespérance… La médecine technique actuelle, assise sur ses fameux « troubles », semble avoir oublié tout ça…

Pour approfondir encore cette notion de division du sujet et tenter de répondre enfin à la question initiale – « Y a-t-il quelqu'un dans le sujet ? » – je reviens un instant au fondement de notre pensée rationaliste, le *cogito* de Descartes. Il est habituellement traduit par « Je pense, donc je suis », Lacan a remanié à sa manière cette traduction en disant : « Je pense : je pense donc je suis. » C'est qu'il distingue le sujet de l'énoncé – c'est-à-dire celui qui a l'intention de dire – et le sujet de l'énonciation – celui que l'on *déduit* de qui a été dit. Quand Lacan dit le premier « je pense », il a l'intention de dire quelque chose dans la phrase énoncée, il est le sujet de cet énoncé. Mais, selon sa manière bien personnelle de contourner l'énoncé de Descartes, on peut déduire qu'il y a un philosophe polémique à l'œuvre sous cet énoncé, le sujet de l'énonciation. Dans le champ de l'inconscient, le sujet est bien chez lui. Et il est sans doute le maître qui manque au moi dont Freud disait déjà « qu'il n'est pas maître dans sa propre maison ».

Vers une conclusion

Peut-on dire : « Y a quelqu'un… dans le bébé ? »

Le bébé – sujet de toutes les réflexions qui vont suivre – est *objet* des soins attentifs de sa mère, et des professionnels. Un objet, c'est-à-dire quelque chose qui est, littéralement, jeté en face d'eux pour qu'ils s'en occupent !

Mais est-il un sujet, ou simplement cet objet dont quelques adultes s'occuperaient… subjectivement ?

Quand on dit qu'il est une personne, on le considère comme faisant partie du monde de la parole. Il nage, comme le disait Françoise Dolto, dans un bain de parole. On parle de lui, même avant sa naissance, on parle autour de lui, on lui parle. On lui parle comme à un petit animal, comme on parle à un petit chat, à un quelconque objet de soins ? Ou même comme on parle à un simple objet d'amour ?

Dans cette mesure, peut-on considérer le nourrisson comme une personne ? J'en ai déjà parlé. Et comme un sujet ? Sujet de conversation, il l'est bien sûr.

Et, au sens où il est dépendant, totalement dépendant des adultes, notamment du maternage, des soins maternels ou professionnels, on peut certes dire que le tout petit est un sujet au sens littéral et étymologique du terme, un être soumis, assujetti, dépendant.

Extrait de la publication

La question se complique du fait que notre nourrisson, sujet des conversations et des objets de soins, est encore « infans », il n'a pas accès à la parole. Je me répète, peut-il être considéré comme une personne ? Peut-il, dans sa condition d'infans, avoir un inconscient ? Dans ce petit sujet de l'État français, y a-t-il un sujet de l'inconscient ?

Dans son cerveau bien sûr, dans son disque dur, des tas d'éléments, de fragments de sons, de couleurs, d'odeurs, de sensations tactiles ou spatiales vont s'imprimer, s'engrammer. Peut-on dire que ce qui en restera, ces traces mnésiques, seront la partition sur laquelle s'inscriront les notes et les altérations de sa musique personnelle, inconsciente ? Peut-être. Des traces en tout cas resteront repérables durant toute sa vie ultérieure d'être de parole. Jusqu'à sa mort.

Certains auteurs – comme J.-P. Lebrun ou Dany-Robert Dufour par exemple – parleraient plutôt d'un « proto-sujet ». (Comme une étoile en formation est une proto-étoile, un protozoaire un stade premier de ce qui sera un animal.) Mais y a-t-il un sujet dans ce petit proto-sujet ?

En m'appuyant sur de bonnes références, je serais tenté de répondre comme Lacan qui, dans une conférence donnée à des philosophes, disait d'emblée : « Il y a un sujet dans le sujet[7]. »

Mais attention au contexte. Il disait en réalité que, dans le sujet des philosophes, celui qu'ils définissent comme conscience donatrice de sens, celui qui dit « je pense donc je suis », il y a place aussi pour la découverte essentielle de la psychanalyse, le sujet de l'inconscient.

Donc, y a-t-il quelqu'un dans le proto-sujet qu'est le bébé ? Sans doute, mais pas un sujet de l'inconscient, comme celui qui peut apparaître chez les « grands ».

Peut-on dire : Y a quelqu'un… dans le professionnel ?

Le personnel soignant, les professionnels, sont indiscutablement des personnes. Chacune, chacun, en effet, est :
– un être humain, un individu de l'espèce humaine, un « quidam dont on ne peut ou ne veut préciser l'apparence ni le sexe ». Et ils ou elles jouent des rôles, représentent un personnage de la drôle de pièce de la petite enfance ;
– un sujet assujetti – et parfois lourdement assujetti – à la loi et aux règlements de la crèche ou d'une autre institution qui l'emploie. Un sujet soumis à l'interprétation du rôle qui lui est attribué ;
– mais aussi un sujet dans lequel il y a quelqu'un, le sujet de l'inconscient. Car le professionnel parle – parle trop diront certains – et a donc un inconscient…

Dans l'exercice de son métier, comme dans les autres épisodes de sa vie, il peut arriver que ledit sujet de son inconscient fasse des apparitions au détour d'un lapsus, d'une « erreur », d'un oubli.

7. J. Lacan, « La psychanalyse et son enseignement », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 437.

Ce qui met en colère les petits chefs et autres inspecteurs qui attendent de lui un comportement sans faute.

« Surtout, Madame, quand on s'occupe d'enfants, de petits êtres innocents, il faut remplir sa tâche… sans taches ! »

« Pour bien remplir votre rôle, contentez-vous de bien travailler techniquement, objectivement, ne mêlez pas vos affects et votre subjectivité avec votre boulot ! »

Mais, hélas pour vous, Madame l'inspectrice, les professionnels de la petite enfance ne sont pas des machines ! Le personnel n'est pas remplaçable comme le matériel, n'est pas programmable comme un ordinateur, car ce sont des sujets ! Y a quelqu'un dans vos sujets, Madame…

Extrait de la publication

« Pleurer sa mère, c'est pleurer son enfance. L'homme veut son enfance, veut la revoir,
et s'il aime davantage sa mère à mesure qu'il avance en âge,
c'est parce que sa mère, c'est son enfance.
J'ai été un enfant, je ne le suis plus et je n'en reviens pas.
Soudain, je me rappelle notre arrivée à Marseille. J'avais 5 ans.
En descendant du bateau, accroché à la jupe de Maman coiffé d'un canotier orné de cerises,
je fus effrayé par les trams, ces voitures qui marchaient toutes seules.
Je me rassurai en pensant qu'un cheval devait être caché dedans. »

Albert Cohen, *Le livre de ma mère*, Éd. Folio, 1974

Un équipage qui s'embarque, un capitaine sur le pont

Anne Fonsagrive

La Maison des tout-petits

En poursuivant la métaphore du titre, le bateau Maison des tout-petits navigue contre vents et marée depuis maintenant un quart de siècle : je l'ai construit en novembre 1983. Il a été estampillé « halte-garderie » dans la nomenclature administrative de l'époque. J'ai choisi, moi, de le désigner sous le vocable de « jardin d'éveil » qui me semblait évoquer plus fidèlement le contenu de notre projet éducatif. Mais désormais nous devons abandonner cette appellation car elle a été détournée par Mme Tabarot, député des Alpes-Maritimes, suivie par Mme Morano, secrétaire d'État en charge de la famille, pour remettre au goût du jour les anciennes « classes passerelles » selon le principe « avec du vieux, faisons du neuf ». N'ayant pas encore vraiment trouvé un nouveau terme, je vous propose de l'appeler provisoirement un « Espace de découverte par le jeu ».

Lorsqu'ils embarquent sur notre bateau, nos petits passagers ont tous déjà acquis une marche stable. Ils ont au minimum 14 mois et débarquent lorsqu'ils atteignent les rives de l'école maternelle : entre 36 et 42 mois pour la plupart, plus tard pour ceux d'entre eux qui ont certains handicaps.

Trois éléments assurent la navigation heureuse du bateau Maison des tout-petits : une coque solide, une salle des machines performante, une vie à bord régulée.

Anne Fonsagrive a créé et dirige la Maison des tout-petits, jardin d'éveil (Paris 17).

Extrait de la publication

La coque, c'est le contenant. Nos petits passagers sont encore très dépendants matériellement et psychiquement de leurs parents. Ils ne peuvent s'aventurer dans nos croisières au petit cours que si nous sommes capables de construire avec eux la sécurité affective dont ils ont besoin. Nous n'accueillons pas un enfant seul, mais un enfant avec son histoire, sa famille et nous mettons en place des liens, des passerelles entre notre navire et l'entourage du passager. Avant le grand départ, nous proposons un temps de familiarisation aménagé en fonction de chacun : l'enfant, accompagné par ses parents, fait alors connaissance du navire qu'il peut commencer à explorer, de la vie à bord et d'un membre de l'équipage qui sera un relais entre l'extérieur et l'intérieur, entre la famille et la Maison des tout-petits, et qui « le portera dans sa tête ». Ainsi lors de la première petite traversée sans l'accompagnement de ses parents, la séparation, sans être niée, ne sera pas synonyme de rupture. Pour tous les voyages suivants, un temps d'accueil, au départ comme au retour, favorise les mille et un échanges qui font lien et étoffent la relation, et, en cas de difficultés, peut nous aider à les résoudre.

La salle des machines, c'est ce qu'on offre aux enfants. Pour s'embarquer, pour laisser papa et maman à terre, il faut que le jeu en vaille le coup (et aussi le coût psychique). Eh bien justement, le jeu, c'est la grande spécialité de l'équipage. Il adore proposer des ateliers qui répondent à l'immense appétit de découverte des jeunes passagers. Ceux-ci sont libres de choisir celui qui leur convient, d'en changer ou même de ne pas y participer pour « ne rien faire », rêver, bailler aux corneilles ou se lancer dans un jeu *off* avec un ou plusieurs camarades. L'équipage est toujours en éveil pour réfléchir et créer des activités qui répondent à des besoins observés chez les enfants.

La vie à bord : il s'agit là d'accompagner les relations sociales de nos jeunes passagers, de leur permettre de rencontrer les autres sans s'y perdre. Nous croyons à une socialisation qui repose sur l'épanouissement de chaque individu capable alors d'apporter sa contribution au groupe. Il nous semble que le nivellement, l'uniformisation sont source d'appauvrissement et ne préparent pas au rôle de citoyen « éveillé ». L'équipage est très vigilant aux interactions entre enfants. Il encourage ces petits d'homme à se servir de la parole dans les conflits, il met lui-même des mots sur les situations : ce n'est pas la loi du plus fort, loi de la socialisation animale, qui prévaut.

Ainsi donc, à bord du navire Maison des tout-petits, nous cherchons à traiter nos passagers avec toute la bienveillance possible et dans le respect de leur personnalité. L'équipage est-il traité avec les mêmes égards ?

Pour composer cet équipage, j'ai choisi des éducateurs de jeunes enfants. Leur formation me semblait bien correspondre au plan de navigation de base que je m'étais fixé. Quatre EJE m'aident donc à faire naviguer la Maison des tout-petits. Depuis quelques années, l'équipage est complété par une personne en contrat aidé. Ce poste d'assistante éducatrice offre à une personne ayant un projet de qualification dans la petite enfance d'y accéder, grâce à la formation que représente le travail chez nous et à une formation complémentaire que nous lui offrons. Ainsi elle peut se présenter aux concours d'entrée dans

les centres de formation d'EJE ou d'auxiliaire de puériculture selon son niveau scolaire. Enfin, pour m'aider à piloter le bateau, une cinquième EJE travaille à temps partiel, deux jours par semaine.

Le recrutement de l'équipage est une tâche délicate et pourtant fondamentale.

Dans l'annonce, il faut en peu de mots évoquer les points forts de notre plan de navigation pour que ceux qui s'y reconnaissent aient envie d'embarquer. Ensuite, je dois faire une première sélection à partir des lettres de motivation et des CV. L'entretien qui suit est un échange sur la manière de concevoir l'accompagnement de l'enfant : je cherche à savoir si les choix professionnels du candidat correspondent au projet de la Maison des tout-petits. Cette adéquation est la base même d'une collaboration possible. On ne pourra naviguer correctement que si l'équipage a les mêmes choix de départ.

Dès cet entretien, je précise au candidat qu'il y a le projet global commun à tout l'équipage, mais que chacun est sollicité pour mener un projet individuel qu'il choisit en fonction de ses goûts et de ses centres d'intérêt. Ces projets peuvent être très variés : ombres chinoises, jardinage, miniconcerts, pâtisserie, poésie… Chacun s'y investit parce qu'il s'agit bien d'un projet personnel à l'intérieur duquel il peut exprimer sa sensibilité et sa créativité. C'est très important pour les professionnels mais aussi pour les enfants, qui profitent alors pleinement de ce qui leur est transmis.

Les projets individuels viennent ensuite enrichir la liste de ce qui est proposé aux enfants. Selon une éducatrice, « c'est une manière d'apporter sa pierre à l'édifice et de se sentir reconnu ».

Grâce à ce recrutement que j'ai la chance de faire moi-même, tous les membres de l'équipe sont fédérés par un même projet éducatif. Il y a ainsi un cadre dont les grands principes sont posés, ce qui n'empêche nullement d'en faire évoluer les modalités d'application. Mais pour cela, il faut des espaces de parole.

Des espaces de parole

De façon informelle, les membres de l'équipe peuvent me parler quand ils le souhaitent en choisissant un moment propice (le goûter par exemple, qui requiert moins d'adultes). En tant que personne plus extérieure, j'ai un rôle d'écoute et de soutien. Il est important que chacun puisse me parler sans se sentir jugé.

Mais nous avons aussi des espaces de parole formels, avec deux réunions hebdomadaires. Une première réunion d'une heure trente nous permet de réfléchir sur nos pratiques, d'approfondir des points du projet éducatif, d'exprimer aussi des difficultés rencontrées et d'essayer de les résoudre ensemble. Un exemple récent illustre la raison d'être de cette réunion.

Candice, une éducatrice nouvellement embauchée, m'avait confié au cours d'un entretien son malaise à l'égard des activités à proposer aux enfants. Elle avait l'impression de ne faire que ça. Elle m'avait précisé qu'elle était

Extrait de la publication

en accord avec l'importance de fournir aux enfants matière à expérimenter, découvrir, s'exprimer. Mais il lui semblait que l'équipe se précipitait trop pour proposer une nouvelle activité dès que les enfants paraissaient se désintéresser de l'une d'elles. Elle avait remarqué aussi que, parfois, les adultes sollicitaient des enfants qui ne participaient pas aux ateliers mais qui jouaient entre eux ou rêvassaient. Je l'ai encouragée à faire part de son malaise et de ses observations à la prochaine réunion de « réflexion sur les pratiques », car c'était exactement un sujet de réflexion à partager avec toute l'équipe.

Le mardi suivant donc, Candice a d'abord exprimé son malaise, sa sensation de passer son temps à faire des activités.

Chaque éducatrice lui a répondu en parlant de sa propre expérience. J'étais admirative : aucune ne l'a mise en accusation alors que ses difficultés avaient des répercussions parfois pesantes sur le travail de l'équipe. Chacune s'est posée la question de ce qu'elle vivait et s'est souvenue de ses propres débuts. L'une lui a parlé de son arrivée et d'un embarras analogue qu'elle avait ressenti les premières semaines, le temps d'être à l'aise avec le fonctionnement. Une autre a évoqué la difficulté à équilibrer le collectif et l'individuel.

Candice a pu faire part de ses observations. Dans les exemples qu'elle a donnés, chacune a reconnu qu'il y avait sans doute eu trop de précipitation à proposer une activité. Et il a été décidé d'être plus vigilants, de prendre le temps d'observer : observer le groupe pour savoir s'il est nécessaire de remettre une activité quand celle qu'on a proposée se délite ; observer si un enfant qui ne participe pas le fait parce qu'il a besoin de la sollicitation de l'adulte pour « franchir le pas » ou s'il a tout simplement autre chose à faire, y compris peut-être s'ennuyer.

Cette discussion s'est enrichie d'une nouvelle question soulevée par une autre éducatrice. La veille, alors qu'elle avait proposé un atelier de pâte à pain, les enfants étaient encore très investis dans leur jeu lorsque vint l'heure de ranger pour proposer des histoires avant le goûter. D'autres avaient déjà été confrontées à ce problème. La mise à plat de l'expérience de chacune, la reprise du sens des activités dans le projet éducatif, ont conduit l'équipe à penser que dans des situations de ce type, il est important de laisser les enfants aller au bout de leur intérêt, quitte à ne pas raconter d'histoires à ce groupe-là ce jour-là, ou à les raconter à un autre moment. C'est la question du cadre qui avait été posée et chacun avait pu comprendre que la souplesse ne le détruit pas et que le sens prime sur la forme.

La réunion de réflexion sur les pratiques présentées rassemble toute l'équipe. Une semaine sur deux, nous faisons deux réunions séparées : l'équipe éducative directement auprès des enfants se réunit de son côté pendant que je travaille avec mon adjointe. En effet, je trouve nécessaire qu'un espace de parole existe sans ma présence. Il peut s'y dire des choses, s'y régler au besoin des différends qu'on ne souhaite pas que la directrice connaisse.

Une autre réunion hebdomadaire d'une heure est très importante pour le travail et pour l'équipe. Nous l'appelons « suivi d'enfant ». Elle se tient avec

une psychologue-psychanalyste. Nous y parlons d'un enfant en particulier qui nous soucie ou que nous n'arrivons pas à accompagner aussi bien que nous le voudrions. La psychanalyste ne voit pas les enfants. Elle travaille sur ce que nous lui apportons et à partir de nos regards croisés. On ne parle pas que de l'enfant mais aussi des affects qu'il suscite chez nous, y compris des affects négatifs car on sait qu'on peut les dire sans être jugé et qu'ils ont eux aussi un sens par rapport à cet enfant.

Afin d'illustrer l'apport de cette réunion, voici l'exemple d'un travail qui m'a particulièrement concernée.

Une vague de colère

Lorsque j'ai reçu Lola, petite fille blonde de 2 ans, et ses parents pour l'entretien d'inscription, j'ai senti un lien très fort entre elle et sa maman qui l'allaitait encore. Il m'a semblé cependant que la motivation des deux parents pour que Lola rencontre d'autres enfants était très forte. J'ai pensé que la maman était prête à cette première séparation.

Effectivement pendant les premières semaines, tout s'est bien passé. Sur la demande de la maman, la période de familiarisation a été un peu plus longue que pour d'autres, mais très peu. Lola était très heureuse au milieu des enfants.

Un jour, Gaëlle, mon adjointe, a vu arriver Lola un peu grognon. Elle a remarqué que la petite fille, une fois au milieu des enfants, pleurait beaucoup et que la maman restait longtemps. Celle-ci ne pouvait laisser sa fille en larmes. Plus elle restait, plus elle était indécise, et plus les pleurs de Lola redoublaient. Gaëlle a réussi à la convaincre de quitter Lola et de venir dans le bureau échanger avec elle. La maman lui a semblé plus apaisée quand elle est partie. Quand celle-ci est revenue, elle a trouvé Lola jouant avec les autres.

Le lendemain matin, j'ai vu Lola arriver dans sa poussette avec sa maman alors qu'elle vient d'habitude l'après-midi. Avec les mots de Gainsbourg (mais sans l'air), elle m'a dit : « Je suis venue vous dire que je m'en vais. » Et elle a ajouté : « Ma fille n'est pas prête. »

J'ai senti une vague de colère monter en moi, face à l'emprise que je sentais de cette maman sur son enfant. Et c'est horrible à dire, mais les mots qui me sont venus à l'esprit sont ceux maintenant rendus célèbres par notre président : « Casse-toi, pauvre c… ! ». J'ai évidemment ravalé ces mots et ma bouche a simplement articulé cette proposition plus convenable : « Ce serait peut-être bien que nous prenions le temps d'en discuter. Si votre mari peut se libérer, nous pourrions faire le point tous ensemble. » Nous avons donc choisi une date…, que j'ai pris soin de proposer après la réunion de « suivi d'enfant » car j'avais moi-même besoin de prendre du recul.

Au cours de la réunion qui a suivi, j'ai pu reparler de la relation de la maman de Lola avec sa fille et déposer mon émotion. J'ai réussi à expliciter la colère que j'avais ressentie. Grâce à la discussion avec l'équipe et la psychanalyste, j'ai pu prendre conscience que, derrière l'emprise de cette mère sur

Extrait de la publication

son enfant, qui pour moi, avait tout occulté, il y avait aussi une question de rythme : cette mère avait besoin de plus de temps pour accepter la séparation. Il était important de le lui donner, même si sa demande se manifestait sous la forme d'un certain frein pour sa fille qui, elle, semblait prête.

J'ai ainsi été en mesure d'aborder l'entretien avec les parents de Lola avec beaucoup plus de sérénité et avec l'ouverture d'esprit nécessaire. J'ai pu accueillir leur parole, leur ressenti. Ils ont dit en quoi ils trouvaient que Lola n'était pas prête : sommeil troublé, pleurs lors de la dernière séance… Il m'a semblé important de leur donner les éléments d'observation qui nous avaient conduites à penser qu'elle l'était, au contraire : son intérêt pour les activités proposées, sa capacité à entrer en relation avec les autres et le plaisir qu'elle manifestait dans ces interactions… Je leur ai dit que, si plus tard, Lola grandissant, ils souhaitaient à nouveau nous la confier, notre porte restait ouverte. Je leur ai proposé de dire au revoir à Hang qui s'était occupée de Lola. Puis ils sont partis rassurés, Lola blottie contre sa mère : tout restait encore possible avec cette famille.

Des situations délicates comme celles-ci sont le lot quotidien des professionnels de la petite enfance. On ne travaille pas avec de jeunes enfants sans que cela nous renvoie à notre propre enfance. On n'accueille pas des parents sans que notre relation à nos propres parents, présente ou passée, ne soit interrogée. On n'est pas confronté à l'archaïque des tout-petits sans risquer d'en être ébranlé. Il est donc fondamental de penser les soutiens à mettre en place pour les équipes. Les espaces de parole en sont un.

Ce qui soutient également quand on fait un métier aussi difficile, c'est d'être reconnu dans son travail. Le petit journal que nous distribuons aux parents tous les deux mois environ permet de mettre en valeur les réalisations, la créativité de chaque membre de l'équipe.

Les réunions conviviales avec les familles (au moins deux par an, en début et en fin d'année) offrent l'occasion d'échanges plus informels où, souvent, les parents montrent plus facilement combien ils apprécient la qualité de l'accueil de leur enfant, notamment par sa personne-relais (nous préférons ce terme à celui de personne de référence). Elles remportent un franc succès auprès des parents comme de l'équipe. C'est aussi un moment de partage – nous fournissons le punch, ils apportent leurs spécialités – et de plaisir pour tous.

La notion de plaisir est importante à prendre en compte si l'on souhaite que les adultes qui s'occupent de jeunes enfants leur apportent le meilleur d'eux-mêmes. Nous ne travaillons pas avec des robots mais avec des humains, et en avoir pleinement conscience permet de profiter de toute la richesse que cela offre.

Chaque éducateur a sa personnalité. Y être attentif ouvre de nouvelles possibilités. Un de mes critères de choix pour la personne-relais est l'adéquation entre sa personnalité et celle des parents. Je veille ainsi à la diversité de l'équipe. Il me paraît souhaitable qu'elle soit composée de personnes aux tempéraments différents.

Travailler dans la différenciation

Au début, quand j'ai créé la Maison des tout-petits, ma vision de l'équipe était très fusionnelle. Je ne voyais qu'une seule bonne façon de faire : la mienne. Je crois que je rêvais, comme me l'a dit un éducateur à l'époque, que chaque éducateur soit un autre moi. Bref, je voulais une équipe de petites « Anne », sans avoir conscience du danger de les transformer en petits ânes.

Au fil des années, les réunions avec les éducateurs ou avec la psychologue-psychanalyste et mon travail sur moi-même m'ont aidée à évoluer. Mais je crois qu'un événement décisif a été la démission sans préavis d'une éducatrice la veille d'une rentrée de septembre. Dans sa lettre, elle ne me donnait pas de raison précise, mais je me suis dit que pour agir avec une telle violence, c'est qu'elle avait, elle-même, dû se sentir blessée et violentée à la Maison des tout-petits. Son acte est venu faire barrage à ma toute-puissance.

Extrait de la publication

« Ah ! cruel, tu m'as trop entendue.
Je t'en ai dit assez pour te tirer d'erreur
Hé bien ! connais donc Phèdre et toute sa fureur.
J'aime. Ne pense pas qu'au moment que je t'aime,
Innocente à mes yeux, je m'approuve moi-même,
Ni que du fol amour qui trouble ma raison
Ma lâche complaisance ait nourri le poison.
Objet infortuné des vengeances célestes,
Je m'abhorre encor plus que tu ne me détestes.
Les Dieux m'en sont témoins, ces Dieux qui dans mon flanc

Ont allumé le feu fatal à tout mon sang ;
Ces dieux qui se sont fait une gloire cruelle
De séduire le cœur d'une faible mortelle.
Toi-même en ton esprit rappelle le passé.
C'est peu de t'avoir fui, cruel, je t'ai chassé.
J'ai voulu te paraître odieuse, inhumaine ;
Pour mieux te résister, j'ai recherché ta haine.
De quoi m'ont profité mes inutiles soins ?
Tu me haïssais plus, je ne t'aimais pas moins.
Tes malheurs te prêtaient encor de nouveaux charmes.
J'ai langui, j'ai séché, dans les feux, dans les larmes.
Il suffit de tes yeux pour t'en persuader,
Si tes yeux un moment pouvaient me regarder.
Que dis-je ? Cet aveu que je te viens de faire,
Cet aveu si honteux, le crois-tu volontaire ?
Tremblante pour un fils que je n'osais trahir,
Je te venais prier de ne le point haïr.
Faibles projets d'un cœur trop plein de ce qu'il aime !
Hélas ! je ne t'ai pu parler que de toi-même.
Venge-toi, punis-moi d'un odieux amour.
Digne fils du héros qui t'a donné le jour,
Délivre l'univers d'un monstre qui t'irrite.
La veuve de Thésée ose aimer Hippolyte !
Crois-moi, ce monstre affreux ne doit point t'échapper.
Voilà mon cœur. C'est là que ta main doit frapper.
Impatient déjà d'expier son offence,
Au-devant de ton bras je le sens qui s'avance.
Frappe. Ou si tu le crois indigne de tes coups,
Si ta haine m'envie un supplice si doux,
Ou si d'un sang trop vil ta main serait trempée,
Au défaut de ton bras prête-moi ton épée.
Donne. »

Jean Racine, *Phèdre*

Jouer et pas seulement ramer

Pascale Mignon

Entre un métier à tisser et le fil d'une bobine

« Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage », chantait Joachim Du Bellay[1]…

« Heureux qui comme Ulysse a vu cent paysages », chantait Georges Brassens[2]…

Et Pénélope, pendant ce temps-là… Est-ce qu'elle « ramait », est-ce qu'elle « galérait », elle qui attendait son mari qui n'en finissait pas de ne pas revenir ? Elle a attendu vingt ans son époux parti à la guerre, dont elle était sans nouvelles, son époux disparu. Persuadée qu'il était toujours vivant, dans son attente obstinée, elle luttait contre tous ces prétendants qui la voulaient pour épouse et régner ainsi sur Ithaque. Dans les quatre dernières années, pourtant, lorsqu'elle se rend compte que même sa famille, son fils, l'incite à se remarier, lorsqu'elle se rend compte que le temps de l'attente s'achève, elle ruse, elle invente un stratagème pour continuer, malgré tous, à attendre le retour de son amour de jeunesse et à maintenir ainsi Ulysse vivant : elle trouve le prétexte de tisser une toile, un linceul destiné à son beau-père, pour faire reculer, une fois encore, le temps de nouvelles épousailles et par là même la reconnaissance de la mort d'Ulysse. « Attendez pour que je me marie, que j'achève ma toile, dit-elle à ses prétendants, car je ne veux pas que mon fil

1. Joachim Du Bellay, « Heureux qui comme Ulysse », dans *Les regrets*, Paris, Nathan, coll. « Balises », 1997.
2. Henri Colpi, Georges Delerue, *Heureux qui comme Ulysse*, chanté par Georges Brassens, 1969.

se perde inutilement[3]. » Dans la journée, elle tisse cette immense toile sur le métier qu'elle a dressé dans son manoir et le soir, à la lumière des torches, elle défait son ouvrage. Elle tire alors le fil encore et encore, et efface ainsi les marques de son travail de la journée. Elle tire le fil jusqu'au bout, mais au bout il n'y a rien, il ne reste que le cadre vide du métier à tisser. Les lendemains et les nuits suivantes, elle répète inlassablement les mêmes gestes, elle remplit ce vide pour le retrouver quelques heures plus tard. Elle tire le fil et le temps s'arrête, le temps se brouille, l'avenir devient le retour au passé. Contre vents et marées, la vie de Pénélope tient à ce fil qu'elle ne veut pas perdre, au risque de perdre le fil du temps. Dans la journée elle crée la toile et la nuit la fait disparaître… Et si c'était aussi une mise en scène répétitive de la disparition ?

Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage…

Heureux qui comme Ernst Halberstadt a joué avec le fil d'une bobine…

Ernst Halberstadt était le petit-fils de Freud, observé avec attention par ce grand-père psychanalyste. Il avait à l'époque 18 mois et ne disait encore que quelques mots compréhensibles. Cet enfant qui avait plutôt un caractère facile, d'après le grand-père, qui ne pleurait jamais quand sa mère le quittait, qui ne dérangeait pas ses parents la nuit, avait pourtant une fâcheuse habitude : il lançait loin de lui, dans un coin de sa chambre, sous les meubles, sous son lit…, les objets dont il se saisissait, c'était la galère pour les retrouver et les ranger… En même temps il émettait « avec une expression d'intérêt et de satisfaction un *o-o-o-o-o* sonore et prolongé[4] » qui, selon le jugement de la mère et du grand-père, signifiait *fort*, « parti » en allemand. Pour Freud l'enfant était en train de jouer à *fortsein*, « être parti », avec ses jouets. Puis un jour il remarque que l'enfant, avec une bobine de bois autour de laquelle était entourée une ficelle, ne joue pas à la tirer derrière lui comme il pourrait jouer à la voiture ou au train, non, il la jette inlassablement « par-dessus le bord de son lit à rideaux, si bien qu'elle disparaissait, il disait alors *o-o-o-o-o* », puis retirait la bobine hors du lit en tirant sur la ficelle « en saluant son apparition d'un joyeux *da* (là) ». Le jeu complet était donc de disparaître et revenir, alors que la plupart du temps il ne mettait en scène que le premier acte, même s'il manifestait plus de plaisir durant le second. Freud interpréta ce jeu comme une grande performance culturelle de l'enfant, un jeu symbolique : cet enfant avait effectué un renoncement pulsionnel : permettre, sans se rebeller, le départ de la mère. En mettant lui-même en scène le disparaître et revenir, il devenait maître de la situation. Il n'est plus soumis au bon vouloir de l'adulte qui s'en va et revient à sa guise, à l'arbitraire des décisions des adultes. « Les enfants répètent dans le jeu tout ce qui leur a fait dans la vie une grande impression », ils diminuent alors la force de cette impression et deviennent actifs. Même si cette impression a un caractère de déplaisir, ils vont, dans le jeu, trouver une autre source de plaisir. Se référer à ce jeu dit « de la bobine » n'est pas nouveau. Quand on parle du jeu, c'est toujours lui qui vient au premier plan.

3. Homère, *L'Iliade, l'Odyssée*, Robert Laffont, 1995.
4. S. Freud, *Au-delà du principe de plaisir*, *Œuvres complètes* XV, PUF, 1996.

Quel intérêt les adultes que nous sommes ont-ils donc pour ce jeu du *fort-da*, ce *parti-voilà*. Jean-Baptiste Pontalis qui s'interrogeait à ce propos m'a donné quelques éléments de réponse, dans son livre *Fenêtres*[5] : « Et si tout au long de notre vie, nous ne faisions que lancer la bobine, *là-bas*, pour la faire revenir *ici !* Là-bas comme ici, mais c'est le rêve, mais c'est le langage et toutes les tentatives pour maîtriser ce que nous ne sommes pas assurés de saisir ni de retenir, mais c'est l'analyse et tout le jeu des représentations qui souffrent du défaut de présence et qui pourtant inlassablement elles aussi, la cherchent, l'exigent, cette présence. »

Alors, si nous passons notre vie à cela, nous adultes, comment se fait-il qu'à certains moments, nous qui travaillons avec les enfants tout-petits, nous soyons empêchés de jouer ?

Dans l'absence quelque chose demeure

Eliot est un peti-tou(t) qui avait tout juste 3 ans lorsque je l'ai rencontré au CMPP. Il faisait d'énormes colères, ne respectait pas les limites. Il avait des troubles du comportement…

Il vient de quitter mon bureau. Je ferme la porte et reste à l'intérieur. Aujourd'hui encore cet intérieur a l'allure d'un champ de bataille. Tout ce qui se trouve ordinairement sur la table, ou même dans le placard, jonche le sol, tout est étalé par terre, tous les objets ont chuté, crayons, feuilles, pâte à modeler, feutres, marionnettes, gomme… Lorsque cette tempête surgit et que je ne l'ai pas vue venir, je sens Eliot en péril. Aucun jeu possible. Aucun dessin représentable. Aucune des paroles que je lui adresse ne lui permet d'endiguer ce raz de marée, aucune de mes paroles, aucun de mes gestes ne fait bord, ne met une limite à l'abîme, à l'immensité, à la toute-puissance. Ça déborde. Le débordement, c'est aussi l'envahissement. Ce sont les limites et les frontières qui s'effacent. C'est le risque de disparaître, de ne plus être que ce qui nous agite. Le débordement est d'une grande cruauté. Il y a péril en sa demeure.

Lorsque les marques d'Eliot trouvent leurs places, non pas sur le papier blanc que je mets à sa disposition, mais sur toute autre surface plane du bureau qui n'est pas affectée à cet usage, au moment où il les inscrit, et qu'il me regarde en me disant : « T'as vu comment il est ton bureau ! », elles provoquent en moi exaspération, colère, violence.

Le rapport de forces est alors tout proche, si proche…, l'immédiateté est là, à portée de mains, tout est si proche du corps. Je suis dans l'incapacité de jouer, de mettre en jeu, de faire écart. Il y a tourmente en ma demeure.

Son attitude provoque l'émergence du pulsionnel. Le petit autre que je suis se laisse manipuler de telle manière que la position Autre que j'incarne pourrait choir. Je pourrais ne pas résister aux effets de cette sorte de traversée des frontières qu'implique la situation transférentielle. Je pourrais, certes, me laisser atteindre par la toute-puissance, cette forme de jouissance, mais

5. J.-B. Pontalis, *Fenêtres*, Gallimard, 2000.

Extrait de la publication